

Isabelle Vergès

Vagues à lames



Isabelle Vergès

Vagues à lames

© Isabelle Vergès, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0557-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les portes automatiques du hall froid de l'aéroport allaient s'ouvrir sur sa nouvelle vie. Elle ne sursauta même pas au son métallique et sourd de la portière qu'il claqua car elle était déterminée. Aucun tressaillement, elle regardait droit devant, le menton haut, les épaules dégagées ; elle traverserait ce mur de verre sans se retourner. Il était parti en trombe au volant de sa grosse berline, agacé par la situation, furieux de ne pas avoir su la retenir, cette fois.

Lucie ressentait enfin le moment présent, son présent. Sentiment étrange, plaisant, entremêlé néanmoins à une certaine appréhension, aussitôt balayée par sa curiosité dominante. Ironie du sort, c'est la remarque de son mari qui avait joué le rôle de déclencheur : « *Si tu n'es pas contente ma petite, prends-toi enfin en main !* »

Cette même main tenait fermement aujourd'hui un billet d'avion avec fierté, sans trembler, ou si peu. Lucie ne passerait pas cet entretien dans quelques heures, elle le réussirait ! Elle avait trois jours pour prouver qu'elle était la meilleure candidate pour ce poste et se savait rompue à l'exercice : qualités, défauts, aspirations, compétences professionnelles, sa vision de l'entreprise. Elle maîtrisait l'art d'anticiper les réponses selon ses interlocuteurs, de les modeler en fonction de leurs attentes, leurs changements de ton. Elle avait toujours excellé à jouer cette comédie, habituée à s'entraîner quotidiennement avec son mari et sa garde rapprochée.

Bien entendu, Lucie n'avait reçu aucun encouragement de sa part, surtout quand il avait appris que le siège social de la société se situait au Maroc : « Une arnaque à coup sûr, on ne travaille pas avec les gens fourbes de ce pays. » Il lui avait même assuré qu'elle n'obtiendrait jamais cet emploi avec le peu d'envergure et d'ambition qui la caractérisait. Et c'était pour lui d'autant plus saugrenu qu'elle pouvait, en tant que « femme de patron », travailler dans le plus grand groupe informatique de la région. Son diplôme d'école de commerce lui ouvrait même les portes de quasiment chaque service, avec une équipe à sa disposition pour l'aider, la décharger et même effectuer ses tâches sans se plaindre. Un temps partiel pouvait suffire, lui permettant de continuer à vaquer à ses occupations de « bonne femme », et s'occuper de sa fille, primordial quand on est mère ! Hélas, au-delà de toutes les autres considérations sectaires, cet homme n'avait pas réalisé que sa femme travaillait déjà pour lui depuis de très

longues années, dans sa propre entreprise, celle qu'il dirigeait depuis leur rencontre, celle dans laquelle il planifiait tout depuis le début. Elle l'avait assisté nuit et jour, sans RTT, ni congés : un tel confort pour sa vie de président directeur général reconnu ! Pour lui, c'était un petit caprice de passage, elle reviendrait vite après avoir réalisé son erreur. Après tout, il fallait bien que la crise de la quarantaine se passe, alors autant être trompé pour une pseudo carrière sur le tard que pour un autre homme ! À choisir, cette option lui convenait davantage, c'est pour cela qu'il n'avait fait aucun scandale mais avait juste marqué le coup en partant sans dire au revoir. C'était tellement simple de la faire culpabiliser !

Se remémorant tout cela, Lucie se dirigea à vive allure vers la porte d'embarquement, avec cette phrase qui résonnait en boucle dans sa tête, ce genre de phrase qui peut court-circuiter un schéma d'existence en moins d'une seconde, jetée au détour d'une conversation banale :

« *Prends-toi enfin en main ma petite !* »

Dire cela à sa femme après autant d'années de vie commune, avec toute l'arrogance accrochée à ses mots sirupeux, articulés exagérément par ses fines lèvres sèches, le tout agrémenté par la stupéfaction feinte de ses petits yeux noirs plissés et ses gros sourcils anguleux : l'étincelle avait été instantanée, l'explosion immédiate.

Lucie ne pouvait pas rater cette opportunité professionnelle, il exulterait non pas de l'échec de sa femme, mais d'avoir vu juste, « *comme toujours* ». À l'imaginer, le sourire en coin, se frottant les mains d'autosatisfaction dans son large bureau, faisant lourdement les cent pas devant son immense baie vitrée du sixième étage en attendant qu'elle passe la porte la mine déconfitée, elle se sentait nauséuse. Lucie n'avait pas le choix : elle devait réussir !

Le hall international atteint, elle porta un œil attendri sur les familles qui essayaient de s'organiser avec les enfants, leurs doudous, leurs tablettes électroniques. Elle pensa alors à sa fille Emma et sa gorge se serra. Nostalgique, elle sourit en se souvenant du nombre de fois où elles avaient passé ce même tapis roulant pour partir en vacances, désorganisées systématiquement par les chargeurs et écouteurs qui s'emmêlaient, les trousseaux qu'il fallait ouvrir, les peluches qui tombaient, et sa fille qui angoissait de se faire arrêter par les agents de sécurité en passant le portique ; cela amusait toujours Lucie. Elle s'était promis de ne pas songer à Emma avant d'être dans l'avion, aucune marche arrière n'était envisageable.

Sa fille, sa lycéenne qu'elle avait eu la chance de voir grandir, changer, mais

qui, malgré cette présence de chaque minute, avait grandi trop vite. Quand Lucie lui avait exposé son nouveau projet de vie professionnelle, Emma l'avait fièrement encouragée. Voilà ce que Lucie devait garder à l'esprit, uniquement cette pensée positive, et surtout aucune once d'infamie à la laisser quelques jours. Sa fille s'était ainsi moquée d'elle, car sa mère était toujours dans l'exagération.

— Trois jours, maman, comment je vais me débrouiller à dix-sept ans ? J'espère que tu as préparé des provisions, que tu m'as-tu bien mis tous les numéros utiles sur le frigo, dans ma chambre, sur mon téléphone ? Et bien sûr, que tu as prévenu les voisins, le lycée, les amis, la famille ?

— Fiche-toi de ta mère tiens, un jour tu me regretteras.

— Alors ça, c'est pas très malin comme réponse !

— Je te l'accorde, jure-moi simplement de faire attention et de m'envoyer des nouvelles toutes les...

— Minutes ? Secondes ?

Emma avait éclaté de rire, serrant sa mère par sa fine taille et profitant ainsi d'un doux câlin.

Sa maturité et son ingéniosité semblaient évidentes : aucun souci à se faire pour son avenir. Cependant, Lucie n'avait pu s'empêcher de préparer quelques plats à l'avance, qu'elle avait numérotés. La fiche associée aux menus était bien en évidence sur la table. Elle avait également cuisiné les cookies amandes chocolat noir préférés d'Emma, qui remplissaient généreusement un énorme bocal de verre. Bien entendu, les numéros d'urgence étaient placardés dans toutes les pièces de la maison. Son père était censé être là, mais, depuis le temps qu'il n'était qu'un fantôme dans leur vie, Lucie avait l'habitude de tout baliser et composer sans lui.

Elle arriva enfin devant la porte quatorze ! Lucie avait réussi à se frayer un chemin à travers cette fourmilière grouillante autour des parfums, lunettes, alcools, maquillage, évitant les bousculades, les éternuements, les enfants qui jouent à cache-cache entre les passagers souvent agacés par leur excitation. Hommes d'affaires, touristes, elle observait ce petit monde qui allait monter à bord du même avion qu'elle, et qui participait sans le savoir à sa nouvelle aventure : son impatience s'accroissait proportionnellement à sa résolution. Elle attrapa ses cheveux blond vénitien ondulés pour se faire une queue de cheval improvisée quand elle sentit une main se poser sur son épaule. Lucie sursauta.

— Hé, salut, on s' connaît non ?

Il penchait sa tête vers la droite, fronçant les sourcils, le sourire en coin,

l'index sur la bouche. Le rythme cardiaque de Lucie monta en flèche après avoir été interpellée par cet homme qui ne lui était effectivement pas inconnu. Elle recula d'un pas et croisa ses bras, laissant son visage s'illuminer.

— Bonjour Jim. C'est surtout moi qui te connais, ce qui semble logique vu ta notoriété comparée à la mienne !

— Notoriété, tu parles ! ça, c'était avant. On s'est croisé à Biarritz, c'est ça ? Il la pointait du doigt, assurant sa réponse.

— Presque : Bordeaux. Je suis souvent venue t'écouter en concert, il y a déjà quelques années, on avait même discuté autour d'un verre plusieurs fois. Ce n'était pas commun de croiser un artiste accessible comme toi, je m'en souviens bien.

— C'est vrai que j'essaie de rester proche de mes fans, c'est la partie sympa du métier.

— Tu sais, j'écoute toujours tes albums et je te suis sur les réseaux en essayant de t'encourager du mieux que je peux parce que, sincèrement, j'adore ta musique.

— Oh, merci, c'est vraiment super gentil, ça me touche beaucoup. Ça me revient maintenant oui, c'était à « L'atelier » et au « H33 ».

— Exactement ! Mais il n'y avait pas non plus dix mille endroits où tu as joué, non ?

— C'est sûr, répondit-il en levant ses sourcils en bataille, piqué à vif par la remarque de Lucie. Et comme ça tu pars en vacances ?

— Non, pas en vacances, et toi ?

— Oui et non : concerts, surf, potes. Alors est-ce que ma vie ressemble à des vacances en continu, ou est-ce que les vacances ressemblent à ma vie, j'avoue que je suis plutôt chanceux sur ce coup-là !

— Chanceux, je ne sais pas, mais à priori, tu t'en donnes les moyens et tu as tout à fait raison !

Le sourire de Jim et son regard espiègle en dirent long à ce moment-là sur sa provocante désinvolture.

— Tu vas faire quoi, toi alors, dans ce beau pays ?

L'annonce de l'hôtesse épargna à Lucie une réponse qu'elle n'avait pas encore préparée. Elle ne pouvait décemment affirmer qu'elle s'envolait vers une nouvelle vie, et pourtant, elle aurait bien eu envie de le clamer haut et fort. Davantage par timidité que par superstition, elle garda cette pensée pour elle. Jim interpella Lucie à nouveau :

— T'es assise devant ?

— Pas vraiment, je suis siège onze A.

— Je suis au rang trois, ça te dit qu'on essaie de se mettre à côté ? Ça serait trop cool ! On peut dire qu'on est jeunes mariés et qu'ils se sont trompés sur notre placement à l'enregistrement.

— « Jeunes », ça risque d'être plus compliqué à faire passer que « mariés », enfin, je parle pour moi, évidemment, répondit-elle en s'enroulant une mèche de cheveux autour des doigts et mimant une mijaurée, ce qui le fit sourire à nouveau. Je suppose surtout qu'avec nos deux noms différents, ça va carrément faire louche !

— Pas du tout, répondit Jim du tac-au-tac, c'est juste qu'ils n'ont pas eu le temps de mettre à jour leur registre, c'est logique, on s'est mariés hier soir !

Ils éclatèrent de rire simultanément au milieu de la foule pressée de s'installer.

Lucie espérait secrètement que le plan de Jim ne fonctionnerait pas : elle préférait rêvasser quelques heures plutôt que d'engager une conversation futile avec une personne qu'ensuite elle ne reverrait probablement plus. Elle était sociable, dans les limites de son humeur, et là, son humeur tendait vers la concentration.

De plus, elle avait bien envie d'écouter une musique berçante de ce chanteur, entre autres, qui l'apaisait toujours dans ses moments d'inquiétude, et c'était plutôt gênant qu'il s'en aperçoive. Depuis ses deux succès il y a une dizaine d'années, il était un peu tombé aux oubliettes pour le grand public mais pas pour elle. Ses mélodies folks et sa voix délicatement sucrée l'avaient toujours embarquée. Originaire du Sud-Ouest, Jim s'y produisait plus facilement, et dès que Lucie en avait l'occasion, elle appréciait aller l'écouter avec ses amies dans les bars ou petits endroits tendances, sans se sentir groupie pour autant.

Toujours dans la file, Jim la sortit de ses pensées.

— Fais voir ta tête sur ton passeport, ça me fait toujours marrer ça.

— Franchement, je n'ai pas trop envie, je ressemble à une tueuse à gage psychorigide.

— Allez, s'il-te-plait, en échange tu pourras voir ma tronche décoiffée et mon air totalement ahuri : je t'assure que ça vaut le détour !

Sans attendre sa réponse, il lui tira des mains le document et s'esclaffa devant sa photo comme un gamin de cinq ans en s'étonnant de son second prénom, Anna-Kateřina, plutôt original, et long !

L'hôtesse prit plus de temps pour examiner la pièce d'identité de Jim, bien qu'elle l'ait reconnu avant. Elle lui murmura un très chaleureux « bienvenue Monsieur Jim ». Il semblait habitué à voir les filles dodeliner un peu et glousser

beaucoup devant lui. Lucie nota que le temps était joliment passé sur son visage et qu'avec son jean plutôt large et son sweat déformé, à moitié débraillé, il était loin du vieux chanteur sur le déclin. En attendant, après avoir échangé quelques mots discrets avec les hôtes, le charme de Jim opérait toujours, indéniablement. Il se posta un peu plus loin dans le couloir d'accès vers l'avion, une jambe relevée sur le mur, passant sa main dans ses cheveux, et attendit que Lucie arrive à sa hauteur :

— Au fait, bonjour... Lucie !

— Rebonjour... Jim. Ah je comprends, le passeport, c'était pas pour ma photo mais pour mon prénom ?

— J'avoue, j'ai un peu triché, mais je suis persuadé que j'aurais retrouvé ce beau prénom. Et ça valait le coup en plus d'admirer ta trombine ! *Lucy in the sky with diamonds*, j'adore les Beatles.

— Ah qui le dis-tu !

Il fredonna cette chanson le long du corridor jusqu'à l'entrée du cockpit, avec sa voix chaude légèrement éraillée, puis chacun se dirigea vers son siège. Lucie n'étant pas disposée à bavasser, elle espéra alors que la personne à côté de Jim ne voudrait pas échanger sa place.

À peine était-elle en train de s'installer, qu'il réapparut en sautillant.

— Bon, j'ai tout réglé, tu peux venir à côté de moi, enfin, si tu le souhaites bien sûr, tu veux bien ?

Devant son regard suppliant et son air enjoué, Lucie n'osa pas dire non, d'autant que des paires d'yeux la fixaient de part et d'autre du couloir. Elle fit demi-tour s'excusant des bousculades et de l'attente engendrée par sa remontée imprévue tandis que Jim n'avait eu aucun scrupule à marcher à contresens.

— Voilà siège B, c'est ici ! Cette charmante personne accepte d'échanger avec toi ; je lui ai expliqué qu'on s'était pas vus depuis le lycée et qu'on aurait à peine trois heures pour rattraper vingt ans ! Vraiment, merci encore mademoiselle, c'est vraiment super sympa.

— Avec plaisir, mais c'est madame.

— Ah, désolé, madame... Quel dommage !

Il accompagna son large sourire par un petit clin d'œil faisant ainsi monter le rouge aux joues de cette passagère, qui se leva flattée.

— Au fait Jim, moi aussi c'est madame, ajouta Lucie en lui lançant à son tour un bref petit clin d'œil, et en s'installant à ses côtés.

Jim posa son casque sur les oreilles et se tourna vers le hublot, les mains agrippées sur les accoudoirs. Il n'écoutait rien des consignes de sécurité, et s'était retiré dans sa bulle. Cela arrangea Lucie qui n'aurait ainsi pas à discuter durant le vol ; elle sortit à son tour ses écouteurs, et s'étonna au bout de quelques minutes de le voir gigoter dans tous les sens.

— Tout va bien ? demanda Lucie.

— Non, je déteste le décollage, ça me stresse.

— C'est pour ça alors que tu m'as fait venir ?

— Arrête ! Je te promets que j'angoisse là, après ça passe une fois dans les airs.

— Je ne me moque pas, je connais très bien la situation, ma mère était comme toi. Elle était tellement nerveuse quand on voyageait en avion, qu'elle me broyait presque les os de la main ! Personne ne voulait voyager à côté d'elle à part moi. J'anticipais toujours en portant des pulls bien épais. Inspire calmement, expire lentement, exactement comme si tu allais commencer un concert, juste avant que le rideau ne s'ouvre ou que tu entres dans l'arène !

— Déjà, quand je monte sur scène, c'est plutôt dans les bars maintenant, et les rideaux j'en ai vus ouai mais au cirque quand j'avais cinq ans !

— Tu exagères, tu avais fait de belles salles. Je m'en souviens très bien, j'étais venu t'écouter pour ton premier album à la « Médoquine », on était bien trois mille.

— Oh là là, c'est loin tout ça, hélas... Mais bon, pour revenir à ma trousse, quand je sais que je vais jouer, j'ai pas de stress, au contraire, j'ai hâte, donc rien à voir avec cette horrible décollage. On prend toujours un ou deux verres avant avec les musiciens, on arrive plutôt tranquilles, parfois trop d'ailleurs. On répète un peu, on révise l'ordre des chansons, on se concentre aussi...

— Voilà, on est déjà dans les airs, tu notes qu'en discutant ce n'était pas si terrible. Si tu pouvais en revanche desserrer tes doigts ancrés dans mon avant-bras, ce serait bien aimable de ta part.

— Oh désolé, je t'ai pas fait mal ? J'ai même pas fait gaffe !

— C'est pas bien grave, ça va, ça va même très bien, j'avais failli oublier que j'étais habituée aux supplices de mes bras dans les avions ! Et bizarrement je suis presque heureuse de le revivre. L'oubli c'est vraiment le pire fléau que